

## Le royaume et l'exil

Jacques Folch-Ribas

Volume 26, numéro 3 (153), juin 1984

Indépendance : le mot et la chose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60390ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1984). Le royaume et l'exil. *Liberté*, 26(3), 86-91.

JACQUES FOLCH-RIBAS

**LE ROYAUME ET L'EXIL***lettre à un ami Québécois***PARDON, MONSIEUR DESCARTES**

Pardon, Monsieur Descartes: je suis, donc je pense.

Je ne vois que deux manières d'être: être dans le Royaume, ou être dans l'Exil. Examinons ces deux manières exemplaires.

Le royaume? La liberté du royaume a les limites du royaume. Si je suis un montagnard de la montagne, je me meus dans un espace à trois dimensions. Par le monde physique qui m'entoure, je suis tel que ce physique m'a fait: long, large et haut (moins long que large, car les vallées sont étroites) et ces trois «cotes» me donnent des possibilités de mouvement proportionnées — qui sont une sorte de quatrième dimension: une proportion. Je suis de certaine proportion, je suis un montagnard.

Si je suis, au contraire, un marin de la mer, ma liberté se limite à la platitude superbe de l'horizontale, le long et le large sont mes mètres, ils me mesurent et m'obligent — me font une sorte de troisième cote, qui fait que je suis marin.

Je suis proportionné, mesuré, métré, par mon royaume.

Je suis. Montagnard ou marin, mais je suis.

L'exil? La liberté de l'exil a les limites de l'exil. Sans dimensions particulières, sans proportion spéci-

fique, je peux épouser toutes les dimensions et toutes les proportions; me sentir tantôt montagnard, ou marin, ou autre chose. Je vais en haut, en large et en long. Ma liberté paraît grande, mais sa vastitude est pourtant un mythe qui ne résiste pas à la pratique: car je ne vais là, que parce que *je ne suis pas forcé d'aller ailleurs*. J'erre, sans références cotées. Ce manque est mon poison et me donne une dimension supplémentaire, à moi aussi: l'exil.

Je suis. De nulle part et de partout. Mais je suis.

Ainsi, dans tous les cas de figure que je puisse imaginer, jè pense parce que je suis.

Je suis, Monsieur Descartes, donc je pense. Je ne peux pas penser autrement.

## LE NATIONALISME

Prenons le cas du nationalisme, sans nous égarer en définitions qui nous feraient perdre beaucoup de temps. Plaçons ce sentiment, ce goût, cette idée, cette pensée (comme on voudra) dans deux cas de figure.

Quelqu'un qui fait partie d'une nation ne peut pas être nationaliste, me semble-t-il: s'il l'était, ce serait une sorte d'imbécile heureux qui se réjouirait, somme toute, de ses propres «cotes»; non pas seulement d'en avoir, mais aussi qu'elles fussent ce qu'elles sont. Le cheminement de sa pensée l'entraînerait ainsi du patriotisme à la fierté nationale, puis au sectarisme, à la xénophobie et enfin au racisme. C'est le cortège infernal du natif, national, nationaliste. Il me semble, au contraire, que seul peut être (ou se dire) nationaliste celui qui n'a pas de nation. En état de manque, il cherche sa drogue. Pour se la procurer (se la faire) il passera insensiblement mais inéluctablement par un cortège inversé: rejet des usurpateurs d'un paysage qu'il voudrait à lui seul, racisme et xénophobie, puis sectarisme, puis fierté nationale et patriotisme. Dans un mouvement symétrique de celui du «national», il commencera par le rejet des autres et finira par le contentement imbécile du national qui s'est enfin reconnu, et mesuré. Il pensera lorsqu'il sera.

Parlons du Québec? Ce n'est ni le royaume, ni l'exil. Une macédoine de légumes dans laquelle suivant les cas et les jours je trouve des libertés de royaume et des libertés d'exil. La question, c'est que *je ne sais jamais ce que je vais trouver*, ni si je le trouverai au bon moment, au moment qui m'est utile. C'est un état de recherche constante, avec surprises garanties. On peut à cet état trouver de grands avantages qui aiguïsent l'esprit, j'en conviens volontiers, mais ma liberté y est douteuse: elle s'amenuïse en proportion de mes craintes de ne pas la trouver.

Or, ce qui m'intéresse, ce sont les libertés. Plus il y a de libertés, moins la liberté a de limites, qu'elles soient du royaume ou de l'exil.

## LE TANGO DU QUÉBEC

Allons nous promener, pour nous distraire. Allons d'abord en Europe, une Europe récente. Il y eut les premières générations d'immigrants, au début du siècle. Les exilés. Venus de Pologne après les pogroms, venus de Russie après la révolution soviétique, venus d'Italie, par le chômage, ces gens se réunissent dans les corons des mines, le soir, pour prier la Sainte Vierge de Czestochowa; ils ouvrent des bars russes à Paris, s'y gavent de zakouskis; ils se font des bouffes énormes le dimanche à Nanterre, entre Ritals, avec mandoline et spaghetti... La seconde génération, elle, s'en fiche. Au pire (ou au mieux) la troisième. C'est fini. Terminé. Il y a inclusion dans le royaume. *On a changé de langue*. On ne peut jouir à la fois des libertés du royaume et de celles de l'exil. Ils restent: les meilleurs mineurs français, les meilleurs artistes français, les meilleurs maçons français?... Toutes sortes d'individus français.

Allons en Amérique, du sud comme du nord. Le monde entier se donne rendez-vous en exil, pour y faire des royaumes, et cela se passe en deux générations, au plus. Les exilés deviennent des nationaux, à Buenos Aires comme à New York, aussi teigneux et convaincus, et étroits, que l'on pourrait l'être après

deux mille ans de pérennité supposée (je dis: supposée, car les pérennités nationales peuvent nous emplir de méfiance pour peu que nous ayons étudié l'Histoire Glorieuse des Peuples qui n'ont jamais existé; mais passons). Aussi teigneux, donc: absolument aussi «nationalisés» après deux générations, c'est-à-dire quarante ou soixante misérables années. A quoi tient le royaume! Ce doit être un bien fort besoin, celui qui produit de tels bouleversements! On en viendrait à douter des royaumes anciens, s'ils se firent ainsi.

Que reste-t-il, aujourd'hui, de ces exils? Il reste à Buenos Aires, pour les connaisseurs, (c'est un exemple qui me paraît frappant) l'une des plus grandes musiques du monde, l'un des sommets de la composition musicale, par le rythme variant, la mélodie subtile, l'harmonie étrange: le tango. La musique et les mots — en langue étrangère — de la nostalgie des royaumes perdus, la berceuse des générations d'exilés, la poésie des bordels de Buenos Aires, c'est-à-dire *l'oubli*. Le tango.

La pensée québécoise est un tango, et se porte bien. Elle chante le royaume oublié et l'exil refusé. C'est un horrible drame qui fait pleurer chaque jour. A moins que ce ne soit le royaume perdu et l'exil oublié? Restera à savoir *en quelle langue* le tango du Québec est écrit.

## QUÉBEC ET CANADA

Nous serons Québécois lorsque le Québec existera? Bien. La tentation est de se dire que si le Canada existe, nous sommes Canadiens (j'existe, donc je suis?). Mais alors se pose la question: le Canada existe-t-il? Qui l'a vu? Peut-on me le décrire? On y parle quelle langue? Une seule, ou plusieurs? Dans quelle langue produit-on, crée-t-on? Dans l'une des langues officielles? Bien. Mais alors, cette production est destinée à qui? Aux Canadiens de cette langue-là? Donc à certains Canadiens, pas à tous les Canadiens. CQFD: le Canada n'existe pas, il n'a pas d'existence

ontologique. Il y existe des territoires sémantiques; le Québec en est-il un? Non, pas plus que le Canada.

Une terre d'exil dans laquelle les exilés n'ont pas changé de langue n'a aucune existence de royaume, sauf si tous les exilés parlent la même langue — et encore: ils se rapporteront, par cette langue unique, à un royaume perdu. Ce n'est pas le cas du Québec, pas plus que celui du Canada.

## DROITE, GAUCHE

Il y a la droite, et il y a la gauche. Divisions douteuses, mais il faut «faire avec». Ce sont deux manières d'être, donc de penser. (Je suis, donc je pense?) Deux royaumes.

Or, il semble qu'à droite, on croie au bonheur dans l'esclavage; à condition pourtant que cet esclavage soit bien nourri; que l'on trouve dans l'aliénation quelques avantages matériels. C'est la théorie de toutes les églises, qui prêchent la meilleure répartition des richesses, le salaire minimum, le minimum décent, les réformes, toutes panacées qui permettront à l'esclave, bien nourri, de trouver une forme de bonheur.

Il semble qu'à gauche, on croie qu'il n'y a pas de bonheur possible dans l'esclavage, même bien nourri. Que le problème, ce sont les libertés. Les avantages matériels viendraient après, peut-être...

Dès lors, le problème des intellectuels est bien connu: faut-il faire le bonheur des autres malgré eux-mêmes? Convaincre l'aliéné, l'esclave, le colonisé, de se procurer le plus grand nombre de libertés? Mais au nom de quoi? Quel est le droit de l'intellectuel d'intervenir dans la vie de l'autre (de celui qu'il considère comme aliéné) alors que cet autre est peut-être heureux de son aliénation bien nourrie? Si bien que le philosophe — appelons-le ainsi — se posant à lui-même des questions, hésite, tergiverse, et volontiers abandonne la lutte dans une lente progression de la gauche vers la droite, dans une tentation que j'appellerai la *tentation du peut-être* (et non pas de l'espé-

---

rance) qui lui fait se dire, en simplifiant: «Peut-être après tout suffirait-il de nourrir un peu mieux les pauvres et de donner quelques libertés de plus aux aliénés». C'est le réformisme, contraire absolu de la révolution. Cette question est celle du désespoir. Le philosophe n'en sortira jamais, du moins en suis-je convaincu.

On remarquera ceci: qu'il est facile de reprocher aux intellectuels leur silence, après les avoir blâmés durant des années lorsqu'ils se jetaient, avec l'espérance, dans la lutte pour les libertés!... C'est cela, le drame de l'intellectuel, disons: du philosophe. Encore une fois, Camus avait raison: «Qui justifiera la fin?» Cependant, cet abandon de l'idée, c'est l'abandon de l'amour. Abandonner l'espérance, c'est ne pas aimer les autres, les trahir; ceux qui croient être parce qu'ils pensent, et qui devraient d'abord, au contraire, exister pour pouvoir vivre.